

## LA CHAMBRE CAMUSIENNE : ENTRE NÉGATION ET TRANSGRESSION D'UN ESPACE INTIME DANS *LE PREMIER HOMME*

**Adjé Justin AKA**

Université Félix Houphouët Boigny, Côte d'Ivoire

[akaadjjustin@yahoo.fr](mailto:akaadjjustin@yahoo.fr)

**Résumé :** La thématique de l'espace que nous avons analysée dans cette étude porte sur la chambre, micro espace essentiel chez l'écrivain Albert Camus. Dans une perspective qui redéfinit la fonction même de la pièce dans la structure de la maison, il décrit un cadre statique qui influence des personnages apathiques. Cet espace clos est déconstruit par le romancier qui nie un milieu intérieur perçu dans une spécificité formelle problématique. Pestilence, exigüité, misère, crasse, sobriété et détérioration sont les caractéristiques de ce lieu intime qui est l'objet d'une transgression systématique.

**Mots-clés :** espace, privé, intérieur, décor, austérité, extérieur.

**Abstract :** The theme of space that we analyzed in this study relates to the bedroom, an essential micro space in the writer Albert Camus. From a perspective that redefines the very function of the room in the structure of the house, he describes a static framework that influences apathetic characters. Writer who deny an inner space that is perceived in a problematic formal specificity deconstruct the latter. The characteristics of this intimate place which is the object of a systematic transgression are pestilence, cramp, misery, filth, sobriety and deterioration.

**Keywords:** space, private, interior, decor, austerity, exterior.

### **Introduction**

La thématique de la chambre, dans une perspective diachronique, a connu une évolution significative. Prise sous l'angle de l'architecture, elle a subi des changements structurels. Appréhendée comme un refuge pour se protéger contre le mauvais temps et autres agressions extérieures, son aspect a évolué avec le temps. Car elle est passée des fortifications aux chambres modernes plutôt semi ouvertes ou ouvertes sur l'extérieur par l'utilisation de matériaux de construction qui se renouvellent constamment, et à des chambres confortables qui garantissent

le bien-être et le confort de son occupant. Dans tous les cas de figure, la chambre est protéiforme et sa perception change d'une culture à l'autre. De ce fait, son approche intéresse aussi bien l'anthropologie, la sociologie que l'architecture qui la mettent au centre de leur préoccupation. Certes on ne peut pas occulter ces points de vue, mais l'angle sous lequel nous allons l'aborder dans cette étude de la spatialité est littéraire. Évidemment, l'analyse de la thématique de la chambre est certainement une réflexion orientée sur l'espace, champ privilégié et actuel qui alimente les travaux d'universitaires et de critiques.

Aussi ; de la multiplicité des espaces, celui intime de la chambre est l'aspect en saillance dans cette étude. Elle représente un cadre énigmatique qui accueille personnages et évènements surtout pour des écrivains comme A. Camus qui la décrit avec profusion en insistant sur sa fonction de refuge. À cet effet, E. Levinas (2015, p. 162) affirme que « la maison servirait à l'habitation comme le marteau à l'enfoncement d'un clou ou la plume à l'écriture. Elle appartient, en effet, à l'attirail des choses nécessaires à la vie de l'homme. Elle sert à l'abriter des intempéries, à le cacher aux ennemis ou aux opportuns. »

Ce caractère personnel et de l'intériorisation de la chambre mis en évidence par le critique est paradoxalement nié par l'altération et les transgressions que cet espace subit, au point de générer un rapport d'antinomie entre un intérieur et un extérieur. Il y a donc un problème de perception de l'espace intime qui se pose.

À l'évidence, la surexposition de l'intime qui devient extime est prégnante dans les textes romanesques de A. Camus, et singulièrement *Le premier homme* qui nous sert de prétexte dans cette étude. Il décrit un espace intérieur, certes avec des particularités mais sous un angle de dépréciation qui montre toute la laideur et la précarité d'un lieu qui est constamment fui, délaissé par les personnages. Les rapports ambigus que ces derniers entretiennent avec ce milieu montrent un dévoiement (de sens) qui s'opère dans la connotation que prend l'espace de la chambre. Toute chose qui amène à réfléchir sur le titre : la chambre

camusienne : entre négation et transgression d'un espace intime dans *Le premier homme*.

Aussi, cette relation particulière qu'entretiennent les personnages avec cet espace intérieur, amène à un questionnement. Comment passe-t-on d'un espace intime à un espace extime ? Pourquoi le texte décrit-il un espace dépouillé et insalubre ? Comment peut-on expliquer ce rejet et ces drames qui se vivent dans ce lieu clos ?

Nous allons analyser ces questions en adoptant un plan, en deux parties essentielles, qui s'attachera à étudier premièrement, la perception négative d'un espace intérieur dont l'aspect physique est déprécié. Deuxièmement, l'espace de la chambre subit une agression multiforme qui l'expose à un regard extérieur. La méthode de la narratologie nous permettra d'analyser ces points essentiels d'une thématique de l'espace clos.

### **1. La négation de la chambre**

La notion de négation est essentielle dans cette partie de l'étude et implique une approche phénoménologique. Ainsi, nous conviendrons avec J. Benoist (2001, p. 21) qui l'appréhende dans une perspective duale. Il dit en substance que :

Il y a deux façons d'aborder la négation. Soit on l'intègre au contenu du jugement, en en faisant un élément de détermination conceptuelle, au risque de perdre la spécificité des énoncés négatifs, ravalés au statut d'affirmations de cette teneur négative. Soit on en maintient la radicalité comme acte extérieur au contenu de jugement, définissant par rapport à lui deux types, d'attitude, de même rang, que seraient l'affirmation et la négation.

S'appuyant sur l'énorme contribution de Husserl, la négation est définie par Jocelyn Benoist comme un acte ou un jugement qui porte sur une réalité, ici en l'occurrence l'espace de la chambre. Dans les prolégomènes sur la thématique de la chambre en effet, nous n'allons pas aussi occulter l'importante étude d'E. Levinas (2015, p. 162). Dans son essai, le chapitre sur la demeure explique une

perception plutôt phénoménologique de la maison : « Elle appartient à l'attirail des choses nécessaires à la vie de l'homme. Elle sert à l'abriter des intempéries, à le cacher aux ennemis ou aux opportuns. Et cependant, dans le système de finalités où se tient la vie humaine, la maison occupe une place privilégiée. »

Cette approche traditionnelle de la maison montre l'importance de la fonction sociale d'un espace. Elle fait partie des éléments ou des objets qui participent à l'équilibre de l'homme, par le fait même qu'elle définit certains de ses caractères. Cependant, chez l'auteur que nous étudions, il y a une sorte d'appréhension que suscite cet espace et qui est développée par le personnage principal. Elle est si manifeste qu'elle induit des attitudes et des gestes de défiance qui se traduisent par un sentiment d'apathie ou d'inconfort exprimés par une catégorie de personnages.

En effet, la chambre camusienne a une caractéristique pernicieuse. Elle est de ce fait graduellement soumise à une dépréciation qui lui enlève toute esthétique. Elle conserve juste une fonctionnalité, qui elle-même sera remise en question par les personnages qui entament une désertion de leur milieu de vie qui présente un aspect exigü, dépouillé, sale et puant, comme on peut le lire dans cet extrait du *premier homme* :

La porte donnait sur une pièce obscure qui sentait l'âtre vide. L'arabe, qui suivait, marcha droit dans l'obscurité vers la cheminée et, grattant un tison, vint allumer une lampe à pétrole qui pendait au milieu de la pièce au-dessus d'une table ronde. L'homme prit à peine le temps de reconnaître une cuisine chaulée avec un évier carrelé de rouge, un vieux buffet et un calendrier détremé au mur. Un escalier recouvert des mêmes carreaux rouges montait à l'étage. (p. 19).

La maison est décrite de façon austère avec une insistance sur une décoration désuète et décrépite. Le narrateur dénie finalement le caractère fonctionnel d'un espace dans sa capacité à offrir une sécurité et un abri. Il met plutôt en évidence un espace dénudé et sans agrément qui n'exerce plus vraiment d'attraction ou ne rassure plus un occupant. Ici la gravité de la situation sanitaire est momentanément délayée par une description spatiale qui déprécie la chambre.

Par ailleurs, si on postule que la chambre est la pièce de la maison qui échappe à tout regard étranger, dans cette fiction elle est exposée aux regards extérieurs. Le narrateur la livre aux regards et aux jugements de visiteurs qui embrassent de façon synoptique toute la misère du lieu. Plus que le personnage, l'élément voué à l'anathème est l'espace de la chambre sur lequel le narrateur s'acharne par une description corsée. Ce lieu est présenté avec une première irrégularité qui est sa superficie<sup>1</sup>. En effet, les personnages sont à l'étroit dans de petites pièces, à l'exemple des chambres du *premier homme* qui sont exigües et offrent peu de possibilités de mobilité. Pire, le récit donne à lire un milieu cubique qui est décrit sous la forme de salles de classes ou de chambres ordinaires. Les caractéristiques métriques sont les mêmes, par le nombre de personnages qui gravitent dans un même espace. Dans le texte, on dénombre cinq personnages qui partagent un petit appartement de deux pièces (la grand-mère, la mère, Jacques et son frère, l'oncle du protagoniste).

Les conséquences d'une telle restriction spatiale sont foisonnantes. Nous avons principalement l'amenuisement des capacités et de la mobilité des individus. La vie intérieure au détriment de celle extérieure est préférée par des pensionnaires qui se trouvent ainsi déconnectés de toute réalité et de toute vie sociale. Toute chose qui modifie leur relation avec les autres personnages. Le cas de la grand-mère qui refuse que sa fratrie s'éloigne de cet environnement est assez révélateur d'une conscience influencée par ce mode de vie qu'implique l'intériorité. On est donc en phase avec B. Beugnot (2002, p. 29) qui affirme : « Comme la carte depuis ses origines obéit à un système de projection pour représenter l'espace réel, les espaces intérieurs sont autant de projections du rapport de l'être au monde dans lequel il vit. »

Dans le même ordre d'idée, le confinement peut être source de désorientation ou d'annihilation des règles sociales. Aussi, *Le premier homme* représente une

---

<sup>1</sup> Les chambres modernes normales font plus de douze mètres carrés. Alors que dans ces récits, nous avons de petites pièces à l'image des cellules de prison.

accommodation à l'exigüité d'un espace désorientant et désensibilisant de personnages qui n'ont plus de jugement objectif. En effet, l'habitude et la résignation sont des sentiments qui se construisent dans ce type de lieu exigu et créent une accoutumance qui ne déplaît ni au personnage de la grand-mère ni à la mère de Jacques qui y vivent avec leurs enfants en s'efforçant de leur inculquer une éducation austère. Il y a un discours de la clausturation qui s'entend comme une écriture du dedans ou de la subjectivité qui est privilégié dans ce texte de A. Camus. Et cette perception est le fait d'une catégorie de personnages.

Cependant, le rejet de cet espace atypique concerne une autre catégorie. C'est le fait de personnages extérieurs ou de visiteurs occasionnels qui sont déstabilisés par le spectacle ahurissant qui met leur sens en déroute. Par exemple, Jacques remarque ce contraste déconcertant lorsqu'il visite les maisons de ses camarades d'école ou celle de son oncle plus fortuné. Il établit une comparaison entre son milieu vital et les autres. Toute chose qui est de nature à provoquer chez lui un sentiment de gêne et de façon générale chez les autres personnages. En l'occurrence, la grand-mère et la mère du protagoniste sont dans cette disposition psychologique lorsqu'elles reçoivent la visite de l'instituteur.

De toute évidence, la spécificité structurelle de la chambre décrite est telle qu'elle manque d'ouverture et d'aération et l'expose ainsi à une sorte de clausturation. Dans le texte, il y a un problème de promiscuité qui entraîne des conséquences qui se manifestent par le rejet des fluides corporels qui souillent ce milieu. L'aspect excrémental de cette spatialité est d'autant plus prégnant que les fèces apparaissent sous leur forme organique ou de façon résiduelle. On lit cet espace de merde dans la description suivante :

Les cabinets étaient encore un mot trop noble pour l'espace réduit qui avait été ménagé dans la maçonnerie du palier de l'unique étage. Privés d'air et de lumière électrique, de robinet, on y avait pratiqué sur un socle à mi-hauteur coincé entre la porte et le mur du fond un trou à la turque dans lequel il fallait verser des bidons d'eau après usage. Mais rien ne pouvait l'empêcher que la puanteur de ces lieux débordât jusque dans l'escalier. (p. 102).

C'est vrai, que le terme excrément n'est pas utilisé expressément par le narrateur. Il y a comme un souci de ne pas choquer ou écorcher la morale de lecteurs par une indécence ostensible. Mais ces précautions langagières n'excluent pas un lieu excrémental qui imprègne tout l'espace de la chambre et qui est abusivement décrit. Finalement, on a une écriture des fèces qui se déploie dans ce texte. Il s'agit du vocabulaire et d'une thématique qui expriment ce que S. Beckett appelle « caca » dans son roman *L'Innommable*.

L'autre conséquence est la désertion de l'espace intérieur. La chambre est à priori la pièce de la maison la plus à même d'offrir la sécurité et la quiétude à ses pensionnaires. C'est à partir de là qu'ils tirent l'énergie pour affronter le monde extérieur. L'individu se détermine donc par rapport à cette intimité. E. Levinas (2015, p. 162) explique que : « L'homme se tient dans le monde comme venu vers lui à partir d'un domaine privé, d'un chez soi, où il peut, à tout moment se retirer. » Il y a une intimité objective qui constitue un point de départ de toutes les actions de l'individu. Dans le texte étudié, c'est à partir d'un intérieur que les personnages se déplacent et donc posent des actions. Ainsi, ces derniers sont constamment tournés vers le dehors, comme s'ils fuyaient des dangers intérieurs. Et ces périls, selon la perception des personnages ont pour noms : précarité, solitude, exigüité et qui conduisent à une quête d'espace susceptible de répondre à leurs attentes multiformes.

La fuite de l'espace intérieur qui se comprend comme un rejet génère de micro-récits qui portent sur des activités ludiques. Il y a de ce fait une description abondante qui paradoxalement enlisse la narration. Cette description va se focaliser sur certains espaces qui sont envahis par les personnages. Il s'agit d'abord de l'école. Appréhendée comme une panacée, c'est elle qui accueille avec volupté cette catégorie de personnages qui s'y épanouit. Ensuite, les divers jeux auxquels les personnages s'adonnent constituent une aubaine pour développer un réseau complexe de lieux qu'ils visitent avec une insouciance. Par exemple, les terrains de football et les multiples aires de jeux qu'ils fréquentent assidument sont autant

de lieux ouverts qui participent à leur équilibre. Il y a pour ainsi dire une dénégation de l'espace intime de la chambre qui contraste avec la perception du personnage de la grand-mère et ouvre sur une extériorité physique constituée d'une multiplicité de lieux transformés en milieu de divertissement par une catégorie de personnages.

Par ailleurs, la chambre est révélatrice de la situation sociale du pensionnaire. La situation géographique, la superficie de la pièce et la qualité de la décoration intérieure constituent autant d'indices qui ont une signification dans la caractérisation de la personnalité et du statut de son occupant. Or, les chambres décrites dans ce texte sont dépouillées et délabrées. C'est dire que l'attitude du protagoniste qui consiste à refuser la précarité et sa situation sociale et donc du déterminisme (au sens où l'entend la philosophe) que cela induit, est l'expression de la négation d'un espace décrit sans ostentation et qui est voué aux gémonies. Dans une mise en parallèle, nous avons dans *Notre-Dame-des-Fleurs*<sup>2</sup> une pièce logée dans la mansarde située dans un espace périphérique qui contraste avec celle du *premier homme*. Les deux chambres qui sont décrites présentent les mêmes spécificités. Elles sont tristement décorées et contiennent un objet principal démodé et qui caractérise ce lieu intime : le lit.

L'enfant se retournait alors la pièce quasi nue, peinte à la chaux, meublée au centre d'une table carrée, avec le long des murs un buffet, un petit bureau couvert de cicatrices et de taches d'encre et, à même le sol, un petit sommier recouvert d'une couverture où, le soir venu, couchait l'oncle à demi muet, et cinq chaises. Dans un coin, sur une cheminée dont le dessus seul était de marbre, un petit vase à col élancé décoré de fleurs, comme on en trouve dans les foires. La grand-mère, qui avait élevé neuf enfants dans le bled, avait ses idées sur l'éducation. L'enfant était poussé d'un seul coup dans la chambre. C'était l'une des deux pièces qui donnaient sur la cour. L'autre contenait deux lits, celui de sa mère et celui où lui-même couchait avec son frère. La grand-mère avait droit à une chambre pour elle seule. Mais, dans son haut et grand lit de bois, elle accueillait souvent l'enfant pour la nuit et tous les jours pour la sieste. (pp. 50-51).

---

<sup>2</sup> *Notre-Dame-des-Fleurs* est un roman de l'écrivain français Jean Genet. Le cadre de ses récits étant la prison, la mansarde qu'il décrit est le lieu de résidence d'un homosexuel qui y reçoit ses amants occasionnels. La pièce est décorée de façon austère avec pour meuble principal, le lit.



L'auteur emploie un vocabulaire spécifique pour décrire un lieu qu'il nomme à peine alors que toute l'action se déroule dans cet espace clos. Tous les personnages sont constamment tournés vers un extérieur qui est mis en évidence au détriment d'un intérieur qui apparaît problématique. Toute chose qui induit un rejet ou une négation systématique de l'espace, même si la description porte sur un lieu de vie ou de repos qui contient un mobilier central, le lit qui acquiert une importance. Dans ce décor, la présence du lit est importante en ce sens que ce meuble intérieur sur lequel s'attache Michelle Perrot<sup>3</sup> dans ses écrits, constitue finalement un élément prépondérant de caractérisation de la chambre.

Bref, la perception de la chambre prend les allures d'une possession problématique qui est niée et vouée aux gémonies. Il y a un rapport conflictuel qui est alimenté par la forme de la pièce qui se projette sur le dehors. Les chambres décrites dans ce texte sont constituées de pièces exigües. C'est-à-dire qu'elles ont une architecture singulière qui exprime l'aversion de l'écrivain. Il y a pour ainsi dire un désir de l'extérieur qui met en péril le caractère personnel de la chambre qui expose les occupants à une sorte de voyeurisme (terme pris en dehors de son sens psychiatrique).

## **2. La chambre, objet de transgression**

La transgression est le second point qui met en lumière les problèmes d'intrusion et de violation (dans le sens de dépouillement ou de dénudation), et qui mettent à nu le caractère et la particularité de la chambre. Mais que recouvre cette notion de transgression ? Selon J-F. Favreau (2017, p. 109) :

Ce que Foucault range sous le mot de transgression, le legs de Bataille, sans doute une expérience incandescence de la violence et de la déraison, du franchissement et du viol de l'interdit, mais c'est aussi une expérience qui peut nous servir de repère pour accéder à une vie vivable. Bataille, en effet, n'a jamais sombré, et ses gestes ne sont pas de ceux qui laissent derrière soi les murs à terre. Transgression, si ce mot, que Foucault inscrit au principe de la littérature moderne, conserve son caractère de franchissement, ce n'est pas dans le seul but d'aller au-delà. La transgression est au

---

<sup>3</sup> M. Perrot, *Histoire de chambres*, Paris, Édition le Seuil, 2009.

contraire vouée à éprouver la limite, à la donner à voir, puisque la limite se reforme derrière le geste fulgurant qui la traverse.

Le critique s'appesantit sur un angle qui appréhende la transgression comme la violation d'un interdit, la déconstruction d'une barrière qui ouvre sur quelque chose d'intime. Dans cette perspective, l'objet de la présente étude est voué à un franchissement par le truchement de facteurs sensoriels qui lui enlèvent son caractère privé.

L'analyse de ce lieu fictif singulier qui devient un espace quelconque et non restrictif auquel tout le monde, finalement, peut accéder, prend en compte un ensemble de processus de désintimisation qui se déploie. Les barrières, en effet, qui isolaient la chambre et la protégeaient de l'extérieur, pour ainsi dire, sont détruites par divers éléments souvent abstraits. Dans le texte que nous analysons, les organes sensoriels constituent les facteurs de l'extimisation de la chambre. Il s'agit des yeux, des oreilles et du corps qui s'invitent dans un espace intime tiers et qui agissent comme des agents de transgression.

En effet, les yeux constituent l'organe de sens majeur qui met à nu les chambres camusiennes. Ils représentent des éléments ou des facteurs d'exposition de la chambre et de tous les autres espaces de la maison à des regards extérieurs ou même à un jugement. Ainsi dans le texte, le narrateur décrit une pièce à coucher modeste sous le prisme des yeux du personnage protagoniste.

Jacques, lui, obéissait à la sonnerie, son frère se retournait en maugréant dans le lit, et sa mère, dans l'autre lit, remuait doucement sans se réveiller. Il se levait à tâtons, grattait une allumette et allumait la lampe à pétrole qui était sur la table de nuit commune aux deux lits. L'ameublement de cette chambre : deux lits de fer, l'un à une place, où couchait la mère, l'autre à deux, où couchaient les enfants, une table de nuit entre les deux lits et, face à la table de nuits, une armoire à glace. La chambre avait une fenêtre qui donnait sur la cour, au pied du lit de la mère. (p. 118).

Il y a une sorte d'incrustation dans un espace qui devait rester personnel et fermé sur l'extérieur. La chambre décrite dans cet extrait est particulièrement surchargée aussi bien par le nombre d'occupants que par les objets qui sont très

foisonnants. Cependant des éléments tels que « la fenêtre », « la cour » sont des agents qui font référence à une ouverture sur un espace extérieur. Et ce faisant ces éléments ne respectent pas le code de confidentialité qui réglemente les lieux intimes que représentent les chambres.

Au demeurant, la transgression sensorielle visuelle se fait à partir d'un extérieur. Les yeux, à partir d'un point fixe sans nul doute, jouent un rôle prépondérant et intrusif dans des espaces intérieurs sans être forcément perçus. Il y a une plongée de l'extérieur vers un intérieur autre à partir d'un prisme qui joue le rôle d'élément de voyeurisme. Dans le cas du *Premier homme*, les personnages résident dans des appartements insalubres, malfamés et mal insonorisés avec pour conséquence une exposition au regard de passants qui s'attardent sur la misère et les drames qui se vivent chez leurs voisins, lorsque les portes de ceux-ci sont entre-ouvertes :

Jacques s'arrêtait dans l'escalier obscur et puant, il s'appuyait dans la nuit contre le mur et attendait que se calme son cœur bondissant... En trois enjambées, il était sur le palier, il passait devant la porte des cabinets de l'étage, et il ouvrait sa porte. Il y avait de la lumière dans la salle à manger au bout du couloir, et, glacé, il attendait le bruit des cuillères et des assiettes. Il entra. (p. 65)

À l'instar des yeux, les oreilles constituent l'autre organe sensoriel qui trahit les secrets des appartements en en donnant des caractères qui devaient rester dans la stricte intimité. Elles s'invitent, pour ainsi dire, dans un lieu où elles captent des informations qui devaient rester cloîtrées dans la chambre. De sorte que les émotions (colères, pleurs, rire) qui sont exprimées à l'intérieur et qui sont sentées y rester sont trahies par la fonction auditive qui les diffuse. Ainsi, la famille Cormery ne peut cacher sa misère à une altérité qui connaît les mêmes réalités existentielles d'exposition ou de surexposition.

Si le narrateur expose l'espace de la chambre par le truchement des organes de sens, l'autre forme de violation est l'intégration d'une altérité dans ce lieu privé. De ce point de vue, ce n'est pas tant le corps étranger qui s'invite dans un espace autre qui crée un malaise, mais il s'agit du caractère inopportun de

l'expression d'une sensation (sentiment de malaise) qui malmène des codes dont le rôle est la préservation de ce qui est strictement intime.

Elle s'entend comme une présence corporelle autre dans un lieu privé. À partir du moment où un individu y pénètre sans avoir été invité, on peut dire que par cette action il y a une violation de domicile. On parlerait d'infraction dans certains cas. Seulement, dans le texte que nous analysons les pièces décrites qui sont envahies par des personnages autres ont une spécificité où le statut des intrus est mis en question. C'est le cas de l'instituteur qui s'introduit chez les Cormery, sans vraiment avoir été invité. L'inquiétude et la méfiance affichées par la grand-mère de Jacques montrent la réprobation d'un tel acte.

Cette protagoniste est présentée comme la maitresse absolue qui régent ce lieu qui porte ses empreintes. La présence d'une autre autorité qui peut remettre en cause ou atténuer sa légitimité n'est évidemment pas la bienvenue. Son petit-fils sachant cela est animé par un sentiment d'inquiétude quand son maitre tape à la porte de sa maison sans avoir prévenu de sa visite. Mais, la raison principale de la gêne de l'enfant qui sera celle de la grand-mère et des autres pensionnaires, c'est l'architecture de la maison qui est telle qu'on ne peut accéder au séjour qu'en passant par la chambre. Il y a toute la problématique de la violation d'une intimité qui devient extimité comme nous le lisons dans ce passage :

Un moment après, M. Bernard, sous les yeux interdits de Jacques, frappait à la porte de sa maison. La grand-mère vint ouvrir en s'essuyant les mains avec son tablier dont le cordon trop serré fait rebondir son ventre de vieille femme. Quand elle vit l'instituteur, elle eut un geste vers ses cheveux pour les peigner... La grand-mère faisait entrer le visiteur dans la chambre, qu'il fallait traverser pour aller dans la chambre à manger, l'installait près de la table, sortait des verres de l'anisette. « Ne vous dérangez pas, je suis venu faire un bout de conversation avec vous. » (p. 180).

Cette phrase négative exprime clairement que toute visite inopinée dans un lieu fermé peut être appréhendée comme une intrusion qui, bien entendu, bouleverse un ordre préétabli. Evidemment, la grand-mère est mal à l'aise et contrariée surtout qu'elle est contrainte d'accepter ce visiteur qui est une

personnalité. Elle se sent vulnérable, dénudée, exposée et violée par cette configuration spatiale qui la livre à une altérité. On peut dire que les murs qui limitaient le champ visuel d'individus extérieurs ont été abolis, à tel point qu'elle perd de son invisibilité aux yeux des autres. Et la dénomination anglaise « bedroom » (littéralement chambre à lit pour se coucher) montre cette dimension vitale dont parle E. Levinas (2015, p. 167) : « Il [homme] est toujours en partance pour l'intérieur dont sa maison, ou son coin, ou sa tente, ou sa caserne est le vestibule. » Or, ici l'individu est totalement livré au dehors par une démarche d'un extérieur qui s'incruste dans un intérieur qui n'est pas le sien. Cette action d'intrusion est similaire à l'un des micro-récits de *L'étranger*. Le prêtre s'introduit dans la cellule du protagoniste Meursault sans y avoir été invité. La réaction de ce dernier qui pourrait s'expliquer certainement par l'athéisme d'Albert Camus, se justifie autrement par le caractère intime ou personnel de la cellule du condamné à mort qui est violé par une présence autre, en l'occurrence le prêtre. Or, celui-ci n'est pas un parent du personnage protagoniste. Il ne fait pas partie de son cercle d'amis ou de connaissances.

Dans cette mise en parallèle de la violabilité des espaces intimes, cette perception physique des choses dans le texte d'Albert Camus est à rebours de l'appréhension olfactive qui est spécifique chez un auteur tel J. Genet. Dans la prose de cet écrivain français, il y a une mise en veilleuse de tous les autres organes de sens et par conséquent une sorte d'hypertrophie de la fonction olfactive certainement due à ses années de réclusion, si on tient compte de sa biographie. Elle est si prégnante que la connaissance que les personnages ont des lieux qui leur sont extérieurs se fait par le truchement de ce sens.

Bref, les transgressions sensorielle et physique introduisent des éléments extérieurs dans une intériorité dont le caractère, par conséquent se trouve bouleversé. Les effets de telles actions sont irrémédiables, car elles enlèvent ses traits spécifiques, voire son identité à cet environnement intime ou caché qui se trouve ainsi défiguré, livré et occupé.

## Conclusion

Enfin, cette étude a permis de revisiter la thématique de la spatialité. Elle est présentée dans le texte camusien et dans une singularité architecturale qui la fait percevoir dans une perspective négative. Le vocabulaire de l'exiguïté et de l'insalubrité relevé dans l'étude est symptomatique de ce milieu problématique. C'est toute cette littérature qui a en ligne de mire un espace confiné et malsain qui montre le revers d'un monde qui n'apparaît pas toujours sous ses meilleurs auspices. D'une certaine façon, c'est là où la fiction se mêle au réel pour ausculter la vie d'écrivains français qui n'ont pas eu une enfance choyée.

Également, la chambre est sujette à une transgression. Sa fonction primaire utilitaire est dévoyée. Elle est finalement perçue comme une abjection et un lieu vil qui conduit à une ouverture sur un extérieur qui prend de la valeur, car elle devient une sorte d'exutoire, un accès à une liberté contre une forme d'enfermement. De ce fait, l'espace de la chambre met en perspective le double rapport de l'intimité et de l'extimité ou celui de l'intériorité et de l'extériorité dans ce que E. Levinas appelle la « possession ».

## Bibliographie

- ANTJE Ziethen, 2013, « La littérature et l'espace », *Revue Arborescences*, Université de Toronto, n.3.
- AVILER Augustin-Charles de, Dictionnaire d'architecture civile et hydraulique.
- BARTHES Roland et all., 1977, *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil.
- BENOIST Jocelyne, 2001, *La théorie phénoménologique de la négation*, entre acte et sens, « Revue de métaphysique et de morale », n. 30, pp.21-35, Presses Universitaires de France.
- BEUGNOT Bernard, 2002, « Quelques figures de l'espace intérieur », *Revue Etudes littéraires*, Volume 34, n. 1-2, PP. 29-38.

BRIKI Malick, 2009, *Psychiatrie et homosexualité : Lectures médicales et juridiques de l'homosexualité dans les sociétés occidentales de 1850 à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de Franche-Comté.

CAMUS Albert, 1953, *L'étranger*, Paris, Édition Gallimard.

CAMUS Albert, 1994, *Le premier homme*, Paris, Édition Gallimard.

DIBIE Pascal, 1987, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, Édition Grasset.

FAVREAU Jean-François, *Vertige de l'écriture*, Lyon, ENS Edition, 2017.

GENETTE Gérard, 1969, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil.

LEVINAS Emmanuel, 2015, *Totalité et infini*, Paris, Librairie Générale Française.

MAINGUENEAU Dominique, 2003, *Linguistique pour le texte littéraire*, Édition Nathan.

PERROT Michelle, 2009, *Histoire de chambres*, Paris, Édition Le Seuil.

RAGON Michel, 1981, *L'espace de la mort*, Paris, Édition Albin Michel.